

Rapport d'activité de terrain 2026

Mizzi Lucie

1. Premiers contacts et exploration du terrain (2023)

En 2023, dans le cadre de mon mémoire de master, j'ai effectué un premier séjour de terrain à Ōsaka et dans ses environs. L'objectif de cette première enquête était d'initier des contacts avec les tekiya et d'explorer les conditions de possibilité d'une intégration au sein de ce milieu, en vue d'y conduire une ethnographie approfondie.

Le choix de la région du Kansai répondait à un double intérêt scientifique. D'une part, cette région est généralement considérée comme le berceau historique des tekiya, ce qui en fait un espace particulièrement pertinent pour interroger les formes contemporaines de cette activité. D'autre part, elle constitue un terrain relativement moins documenté que la région du Kantō, qui a déjà fait l'objet de travaux académiques nombreux. Mon projet s'inscrivait ainsi dans une volonté de contribuer à un rééquilibrage des connaissances.

Néanmoins, cette première expérience de terrain a été marquée par des difficultés d'accès. Les rencontres déterminantes avec des acteurs du milieu n'ont eu lieu que tardivement, environ deux semaines avant la fin de mon séjour. Cette contrainte temporelle a fortement limité mes possibilités d'intégration et d'observation participante. En conséquence, les données recueillies sont restées exploratoires et fragmentaires.

Cependant, ce premier séjour a joué un rôle essentiel dans la construction de mon enquête. Il m'a permis de mieux appréhender les logiques relationnelles propres à ce milieu, de comprendre l'importance des réseaux d'interconnaissance et de mesurer les conditions nécessaires à l'établissement d'une relation de confiance. Il a également constitué un point d'entrée décisif pour les enquêtes ultérieures.

2. Consolidation des contacts et première intégration (2024)

En 2024, j'ai réalisé un second séjour de terrain, d'une durée plus longue (juin-décembre), à Ōsaka et dans la préfecture de Hyōgo. L'objectif principal était de consolider les contacts établis lors de la première enquête et de m'inscrire de manière plus durable dans le milieu des tekiya.

Contrairement à 2023, l'accès au terrain a été significativement facilité. J'ai en effet bénéficié de l'introduction d'un tekiya rencontré lors de mon premier séjour, qui m'a mise en relation avec plusieurs membres du réseau. Cette médiation a joué un rôle déterminant dans mon intégration, en me permettant de dépasser le statut d'étrangère au milieu et d'être progressivement reconnue comme une interlocutrice légitime.

Au cours de ce séjour, j'ai pu travailler comme vendeuse au sein de deux familles de tekiya. Cette expérience a constitué une étape méthodologique centrale, dans la mesure où elle m'a permis d'adopter une posture d'observation participante active. En m'inscrivant dans les pratiques

professionnelles quotidiennes, j'ai pu accéder à une compréhension fine des savoir-faire, des hiérarchies internes et des modalités d'organisation du travail.

Par ailleurs, cette immersion a favorisé la construction de relations de confiance durables, condition indispensable pour accéder à des dimensions plus sensibles du terrain. Elle a également permis d'élargir mon réseau d'interconnaissance, facilitant ainsi la poursuite de l'enquête.

3. Objectifs et méthodologie du terrain doctoral (2026)

Dans le cadre de mon travail doctoral, l'année 2026 s'inscrit dans une phase de consolidation et d'approfondissement du terrain. L'objectif principal était de renforcer mon ancrage au sein du milieu étudié, en privilégiant une immersion prolongée et une approche inductive et participative.

Ma méthodologie s'organisait autour de quatre axes complémentaires. Le premier axe consistait à poursuivre mon intégration au terrain, en reprenant contact avec les vendeurs rencontrés précédemment, mais également avec les institutions religieuses (sanctuaires et temples) qui structurent l'activité festivalière. Il s'agissait en particulier de consolider ma position d'apprentie vendeuse au sein d'une famille de tekiya, afin d'observer les pratiques professionnelles de l'intérieur et d'accéder à des formes de discours moins formalisées. Cette posture visait également à recueillir la parole des femmes, encore peu présente dans les travaux existants.

Le deuxième axe portait sur une approche comparative des festivals. Il s'agissait d'une part de mettre en regard les festivals hivernaux observés en 2023 avec les festivals estivaux, qui constituent aujourd'hui le cœur de l'activité des tekiya. D'autre part, je poursuivais une comparaison diachronique entre les festivals de la période post-Covid (2023), marqués par une reprise progressive, et ceux observés entre 2024 et 2026, caractérisés par un retour à des formes d'organisation plus stabilisées.

Le troisième axe concernait le renforcement de mes compétences linguistiques. La maîtrise du japonais, et plus spécifiquement du kansai-ben, s'est révélée essentielle pour m'adapter aux différents registres de communication. Elle m'a permis d'affiner ma compréhension des interactions et de réduire la distance entre moi et mes interlocuteurs.

Enfin, un quatrième axe portait sur la collecte de matériaux audiovisuels, en vue de la réalisation d'un documentaire associé à mon travail doctoral. Cette démarche impliquait une réflexion sur les conditions de captation des images et sur les enjeux éthiques liés à leur utilisation.

4. Immersion prolongée et ancrage dans une famille de tekiya

En décembre 2026, j'ai été accueillie au sein d'une famille de tekiya à Amagasaki, pour une durée initialement prévue de trois mois. Cette immersion a constitué une étape déterminante dans mon enquête.

Rapidement, il m'est apparu que la maison dans laquelle j'étais hébergée occupait une place centrale dans le réseau des tekiya. Elle fonctionnait comme un espace de sociabilité important, où

les membres du groupe se retrouvent en dehors des festivals, avant et après les périodes de travail. Ce rôle de « place tournante » en faisait un lieu d'observation privilégié.

Cette configuration m'a permis de mener une ethnographie du quotidien, en portant attention à la fois aux interactions sociales, aux pratiques domestiques et aux objets présents dans l'espace. Elle a également offert un accès à des temporalités du terrain généralement moins visibles dans les enquêtes centrées uniquement sur les festivals.

Mon intégration au sein de la famille s'est construite progressivement, à travers ma participation aux activités quotidiennes. J'ai notamment occupé un rôle auprès de la grand-mère de la maison, en l'accompagnant dans certaines tâches et en partageant son quotidien. Cette implication a contribué à renforcer mon acceptation au sein du groupe et à légitimer ma présence.

Ainsi, ma position d'anthropologue s'est articulée à une présence active et située, au cœur des relations familiales et professionnelles.

5. Activités de terrain et collecte de données

Au cours de cette période, j'ai participé à plusieurs festivals majeurs de la saison hivernale, notamment le Nouvel An, le Tōka Ebisu et le Yakujin Matsuri. Ces événements constituent des moments particulièrement importants pour l'activité des tekiya, tant du point de vue économique que social.

Le mois de janvier a été marqué par un rythme de travail soutenu, alternant présence sur les stands en journée et rédaction des notes de terrain en soirée. Cette organisation m'a permis de consigner de manière systématique les observations réalisées, tout en maintenant une forte implication dans les activités du groupe.

En parallèle, j'ai conduit une vingtaine d'entretiens semi-directifs, auprès de membres de la famille d'accueil ainsi que d'autres tekiya appartenant à différents groupes. Ces entretiens ont permis de recueillir des trajectoires individuelles, des récits d'expérience et des points de vue sur les transformations du milieu.

6. Résultats, apports et perspectives

Ce terrain a permis de constituer un corpus de données particulièrement riche, combinant observations participantes, entretiens et matériaux audiovisuels.

L'immersion prolongée au sein d'une famille a constitué un atout méthodologique majeur, en offrant un accès à des dimensions du terrain difficilement observables autrement, notamment les dynamiques internes au groupe, les relations intergénérationnelles et la place des femmes.

Ces matériaux permettent d'envisager une analyse approfondie des transformations contemporaines du milieu des tekiya, en articulant les dimensions économiques, sociales et culturelles.

Ils offrent également des perspectives solides pour la poursuite de mon travail doctoral, tant du point de vue de la problématique que des axes de recherche définis.

7. Difficultés rencontrées et limites de l'enquête

Malgré les avancées significatives de ce terrain, plusieurs difficultés et limites doivent être soulignées. Tout d'abord, l'accès au terrain est resté conditionné par des logiques relationnelles fortes. Comme l'avait déjà montré l'enquête de 2023, l'intégration au milieu des tekiya repose largement sur des mécanismes d'interconnaissance et de recommandation. Si la médiation d'un premier contact a facilité mon insertion en 2024 puis en 2026, elle a également orienté mon accès au terrain. En ce sens, mon enquête s'est principalement développée à partir d'un réseau spécifique, ce qui peut introduire un biais dans la diversité des situations observées.

Par ailleurs, ma position d'étrangère, bien qu'atténuée par la durée de l'immersion et par ma participation aux activités, a constitué à la fois une ressource et une limite. Elle a parfois suscité curiosité et bienveillance, facilitant certains échanges, mais elle a également pu restreindre l'accès à certaines informations ou à certains espaces plus sensibles. Cette position a nécessité un travail constant d'ajustement et de négociation de ma place sur le terrain.

Les contraintes linguistiques ont également représenté un enjeu important. Bien que mes compétences en japonais et en kansai-ben se soient améliorées au cours du terrain, certaines nuances, implicites ou registres de langue ont pu m'échapper, en particulier dans des contextes informels ou rapides comme ceux des festivals. Cela a pu limiter, ponctuellement, la finesse de ma compréhension des interactions.

En outre, la forte implication dans les activités du groupe, notamment en tant qu'apprentie vendeuse et dans la vie quotidienne de la famille à Amagasaki, a soulevé des enjeux méthodologiques classiques liés à l'observation participante. Si cette position a favorisé l'intégration et l'accès au terrain, elle a également pu rendre plus difficile la prise de distance analytique à certains moments, en particulier lors des périodes de travail intensif.

Le caractère saisonnier et rythmé de l'activité des tekiya constitue une autre limite. L'enquête s'est déroulée sur des périodes spécifiques, notamment hivernales, marquées par des festivals importants comme le Tōka Ebisu. Si une comparaison avec d'autres temporalités a été amorcée, l'observation reste partielle au regard de l'ensemble du cycle annuel des activités.

Enfin, la collecte de matériaux audiovisuels a soulevé des contraintes spécifiques, tant techniques qu'éthiques. L'acceptation de la présence de la caméra a nécessité des négociations au cas par cas, et certaines situations n'ont pas pu être filmées. Ces éléments limitent en partie la portée du corpus visuel constitué.

Malgré ces difficultés, ces contraintes font pleinement partie du processus d'enquête ethnographique. Elles ont été prises en compte dans la conduite du terrain et feront l'objet d'une réflexion approfondie dans le cadre du travail doctoral, notamment en ce qui concerne la position de l'enquêtrice, les conditions d'accès au terrain et les effets de la méthode sur les données produites.

8. Valorisation du terrain : préparation d'un projet documentaire (2026–2027)

Dans le prolongement direct de mon enquête ethnographique, j'ai cherché à mettre à profit le terrain afin de préparer la réalisation d'un documentaire consacré aux tekiya, dont le tournage est prévu en 2027. Cette démarche s'inscrit dans une logique de valorisation scientifique et méthodologique de la recherche, en mobilisant l'audiovisuel comme outil complémentaire à l'écriture académique.

Dans cette perspective, j'ai élaboré un dossier de projet présenté dans le cadre d'une demande d'aide au dispositif MIRANDA (Soutien à la recherche et à la création), déposée fin mars 2026. Ce projet s'inscrit dans la continuité de mon travail doctoral, consacré aux formes contemporaines de marginalité sociale au Japon à partir du cas des vendeurs ambulants tekiya, présents lors des festivals matsuri.

L'un des constats à l'origine de cette démarche est le relatif manque de travaux portant sur les pratiques contemporaines de ces acteurs. Si les matsuri ont été largement étudiés, les vendeurs qui participent à leur économie et à leur ambiance — notamment à travers les échoppes temporaires (yatai) — restent peu documentés dans leurs transformations récentes. Celles-ci sont pourtant significatives, notamment sous l'effet des évolutions réglementaires, des politiques de patrimonialisation et des conséquences de la pandémie de Covid-19.

Le projet documentaire vise ainsi à documenter ces transformations à partir d'une immersion prolongée dans un groupe de tekiya de la région du Kansai, incluant Ōsaka, Nishinomiya, Amagasaki et Kobe. Les terrains menés en 2023, 2024 et 2026 ont permis d'établir des contacts solides avec plusieurs groupes de tekiya, ainsi qu'avec des acteurs institutionnels, constituant une base essentielle pour la réalisation du film.

Sur le plan scientifique, le projet interroge la tension entre visibilité festive et marginalisation sociale. Il s'agit de comprendre comment un groupe central dans l'économie et l'esthétique des festivals peut simultanément faire l'objet de formes de mise à distance institutionnelle et symbolique. Le film permettra d'explorer ces enjeux à partir des pratiques quotidiennes, des trajectoires individuelles et des interactions observées sur le terrain.

Sur le plan méthodologique, ce projet s'inscrit dans une démarche de recherche-crédation. L'usage de l'image et du son comme outils d'enquête vise à saisir des dimensions difficilement restituables par l'écriture seule, telles que les gestes professionnels, les rythmes de travail, les ambiances sonores ou les usages de l'espace public. L'apprentissage du métier en tant qu'apprentie constitue ici un élément central du dispositif, en articulant engagement corporel et production de connaissances.

Le projet repose sur une collaboration avec plusieurs professionnels de l'audiovisuel, notamment une réalisatrice, un producteur et un vidéaste basé au Japon, permettant d'assurer à la fois la qualité technique du film et son inscription dans des circuits de diffusion adaptés.

Sur le plan opérationnel, le travail engagé en 2026 a permis de poser les bases du projet : premiers repérages filmés, réflexion sur le dispositif de tournage (léger et adapté aux contraintes des festivals), identification des conditions d'accès et amorce des démarches d'autorisation. Le tournage

est prévu pour le printemps 2027, en articulation avec la poursuite du terrain doctoral, suivi d'une phase de post-production durant l'été.

Enfin, ce projet s'inscrit dans une démarche de diffusion et de valorisation élargie de la recherche. Le film a vocation à circuler à la fois dans des espaces académiques (enseignements, séminaires, colloques) et dans des circuits culturels et professionnels (festivals documentaires, plateformes de diffusion). Il constitue ainsi un prolongement du travail doctoral, permettant de restituer les résultats de l'enquête sous une forme accessible et sensible, tout en contribuant aux réflexions en anthropologie visuelle et en études japonaises.

9. Une communication

Enfin, grâce à mes résultats de terrain j'ai pu participer à un séminaire organisé par Terrains japonais les 19 et 20 mars 2026 portant sur le métier des tekiya, un métier pas si masculin, où je questionnais mon rapport au genre dans l'enquête. Voici le résultat de ma communication :

Vendeur ambulant, un métier pas si masculin Ethnographie des vendeuses du département de Hyōgo

Introduction

Ma communication s'inscrit dans une enquête doctorale consacrée à la corporation des vendeurs ambulants tekiya, une catégorie de marchands apparue au XVII^e siècle et qui joue encore aujourd'hui un rôle central dans l'organisation du commerce des fêtes religieuses au Japon. Les tekiya sont principalement actifs lors des matsuri, ces fêtes propitiatoires et démonifuges organisées chaque année à très grande échelle dans l'archipel, au cours desquelles ils installent des stands de nourriture et de jeux.

Dans le système japonais de représentations, les tekiya incarnent pourtant une figure de la marginalité sociale. Ils sont souvent associés au désordre, à la déviance et à la souillure, et assimilés, dans une grande partie de la littérature scientifique, à la pègre yakuza. Cette image contraste avec leur rôle économique et organisationnel concret : celui d'acteurs indispensables à la mise en place de l'espace marchand festif, en interaction constante avec les sanctuaires, les municipalités, les forces de l'ordre (police) et l'État.

Si cette corporation reste peu étudiée, un angle demeure particulièrement aveugle : celui du genre. Le monde tekiya est largement perçu — et présenté par ses membres — comme un univers masculin. Pourtant, près de la moitié des vendeurs sont des femmes : épouses, sœurs ou filles de tekiya, engagées quotidiennement dans le travail des stands yatai. Leur présence est centrale, mais largement invisibilisée, tant dans les discours internes que dans les analyses existantes.

C'est à partir de ce constat que se pose la question méthodologique au cœur de cette communication : comment enquêter sur les femmes tekiya dans un univers où l'accès au terrain, la parole légitime et les positions d'autorité sont structurellement médiatisés par des hommes ?

Autrement dit, comment le genre ne structure pas seulement l'objet de recherche, mais aussi les conditions mêmes de l'enquête ethnographique ?

Mon accès au terrain s'est en effet fait presque exclusivement par des médiations masculines : chefs de stands, responsables de groupes, figures reconnues de la corporation. Ces médiations ont été indispensables pour obtenir l'autorisation de travailler sur les festivals et de circuler dans cet espace fortement contrôlé. Elles ont cependant produit un premier cadrage genré de l'enquête, dans lequel les hommes apparaissaient comme les interlocuteurs légitimes, parlant au nom du groupe, tandis que les femmes restaient en arrière-plan.

Face à cette situation, l'enjeu n'a pas été simplement de « corriger » un biais, mais de comprendre ce que ces modalités d'accès révélaient des hiérarchies internes et des rapports de genre. Cette réflexion m'a conduite à déplacer progressivement mes dispositifs d'enquête : d'abord en cherchant une reconnaissance par le travail sur les stands, puis en investissant des espaces moins visibles et moins formalisés, notamment le quotidien domestique et les relations de proximité entre femmes.

À partir de ces déplacements méthodologiques, je montrerai comment le genre structure non seulement les trajectoires et les positions au sein du monde tekiya, mais aussi les formes de la parole, les régimes de visibilité et les conditions de production des données ethnographiques. Les points qui suivent reviendront successivement sur l'accès au terrain par des médiations masculines, sur la reconnaissance par le travail corporel, puis sur l'enquête par la proximité auprès des femmes tekiya.

Point 1 — Accès au terrain et médiations masculines

Arrivée au Japon en décembre 2022, je savais que les tekiya n'étaient pas abordables par des voies classiques : pas ou peu de présence en ligne, des réseaux associatifs inaccessibles depuis l'étranger, peu de publications contemporaines. Je savais seulement que je voulais m'installer vers Ōsaka, souvent présentée comme un berceau de la culture tekiya.

Les premières semaines ont été marquées par une série d'échecs. Pendant près de deux mois et demi, malgré ma présence régulière sur les matsuri, je n'ai pas réussi à établir de contacts durables. Les tekiya étaient constamment en train de travailler, exposés au regard des clients, et peu disponibles pour répondre aux questions d'une étudiante étrangère au japonais hésitant.

Le basculement s'est opéré grâce au Tōka Ebisu au Nishinomiya jinja, où plusieurs centaines de stands étaient installés entre la gare et le sanctuaire. Après plusieurs tentatives infructueuses auprès des vendeurs, j'ai décidé de m'adresser directement au sanctuaire et de demander un rendez-vous au prêtre. Cette démarche, que je percevais alors comme hasardeuse, s'est révélée décisive.

Le gon guji du sanctuaire, Yoshii Yoshihide, a accepté de me recevoir longuement. À travers lui, j'ai compris l'importance des relations entre sanctuaires et marchands ambulants, mais surtout j'ai accédé à une première médiation masculine légitime. C'est par son intermédiaire que j'ai rencontré le chef tekiya de Nishinomiya, Takase Tomihisa.

Ce mode d'accès n'est pas anecdotique. Mon entrée sur le terrain s'est faite presque exclusivement par des figures masculines occupant des positions d'autorité visibles : prêtres, chefs de groupes, responsables de stands. Cette configuration reflète l'organisation genrée du monde tekiya, où les hommes contrôlent les relations formelles avec l'extérieur et l'accès à l'espace public des festivals.

Cette médiation a été indispensable pour obtenir l'autorisation de travailler sur les matsuri, mais elle a aussi structuré les premières données produites. Les hommes se présentaient comme les interlocuteurs légitimes, parlant au nom du groupe, tandis que les femmes apparaissaient dans leurs discours comme des figures secondaires — présentes, mais rarement nommées comme actrices.

C'est à partir de ce premier cadrage genré que s'est posé un problème méthodologique : comment accéder aux femmes autrement que par les paroles masculines ?

Point 2 — Travail, corps, genre : enquêter par le faire

En 2024, lors de mon second terrain, un changement important s'est produit : deux chefs tekiya m'ont proposé de travailler sur les festivals. Cette proposition faisait suite à une présence répétée sur les festivals, mais elle constituait aussi une mise à l'épreuve. Travailler sur un matsuri, c'est accepter des journées très longues, la chaleur, la fatigue, le port de charges lourdes et une exposition constante au regard des autres vendeurs. (météo)

En acceptant, je cessais d'être une observatrice extérieure. Le travail corporel est rapidement devenu mon principal mode de légitimation. Être « celle qui mouille la chemise », littéralement couverte de sueur par 38 degrés, modifiait la manière dont les tekiya se comportaient avec moi.

Cependant, cette reconnaissance était profondément traversée par des normes de genre. Un jour, alors que je portais une bouteille de propane d'environ quarante kilos, un homme m'a demandé de la poser en affirmant que « ce n'était pas un travail pour les femmes ». Pourtant, à côté de moi, deux vendeuses expérimentées effectuaient exactement la même tâche. Lorsque je lui ai répondu que je ne faisais que mon travail, il s'est tu, notamment parce que les chefs présents ne m'interrompaient pas.

Cette scène a rendu visible le fait que mon corps n'était pas évalué uniquement comme un corps féminin, mais comme un corps situé dans une hiérarchie professionnelle. Le travail ne neutralisait pas les rapports de genre ; il les rendait visibles et négociables.

Cette participation par le corps a profondément façonné ce que je pouvais voir et entendre, tout en produisant ses propres limites. Elle permettait une intégration partielle, mais restait largement définie par des normes masculines de reconnaissance.

Point 3 — Yoshiko et l'enquête par la proximité quotidienne

Malgré cette intégration par le travail, les femmes continuaient souvent à se rendre discrètes et à renvoyer la parole vers leurs maris ou les chefs de groupe. Être reconnue comme travailleuse ne signifiait pas encore être reconnue comme interlocutrice auprès d'elles.

L'enquête a alors pris un autre tournant à partir de mon installation chez la famille Kadowaki à Amagasaki. En décembre 2025, Tetsuya Kadowaki, chef tekiya, m'a proposé de vivre

dans la maison de sa mère, Yoshiko, 83 ans, et de sa sœur, Takami 61 ans. J'ai accepté à la condition de pouvoir l'aider sur les festivals. Ce qui était un avantage pour lui — il bénéficiait d'une main d'oeuvre gratuite — et pour moi — je poursuivais mon observation participante et mon apprentissage.

En vivant dans cette maison à Mukogawa eki, ma position s'est transformée. Je partage le quotidien de Yoshiko : je l'accompagne sur les festivals lorsqu'elle y travaille, je l'accompagne au sentō, je prépare des kicchō, je fais les courses avec elle, je l'aide à préparer des plats, et participe aux tâches domestiques. Je peux plier son linge, agraffer son soutien gorge.

Yoshiko Kadowaki m'a prise sous son aile comme une apprentie wakai-shū, ce que je ne peux pas être en raison de mon genre. En effet, seuls les hommes peuvent, là encore, être considéré comme des apprentis.

Je ne suis pas la seule à l'accompagner de la sorte. Quand je ne suis pas disponible, d'autres femmes, plus ou moins, jeunes, entre 35 et 60 ans, l'accompagnent. L'une d'elle me confiait : « La grand-mère, elle a de l'énergie, une fois elle m'a appelée à 2h du matin pour qu'on aille au Donki, évidemment j'y suis allée. Des fois on va ensemble au sento quand elle a besoin de quelqu'un ». Ces moments, ordinaires en apparence, sont devenus des lieux centraux de l'enquête.

La parole ne circulait pas sous forme d'entretiens formels, mais à travers des gestes, des remarques, des récits fragmentaires, souvent formulés dans l'action. C'est dans ces espaces de proximité que se sont ouvertes des discussions sur l'argent, la gestion, le vieillissement, les trajectoires féminines — des dimensions rarement abordées dans l'espace public des festivals. (retraite)

Cette modalité d'enquête m'a conduite à repenser ce que signifie « poser une question » sur le terrain. L'accès aux femmes tekiya ne passait pas par des interrogations directes sur leur statut, mais par une présence prolongée dans leur quotidien. Ce déplacement méthodologique a rendu visible une forme d'autorité féminine diffuse, essentielle au fonctionnement du groupe, bien que non reconnue institutionnellement.

En effet, c'est elle qui gère l'argent, les achats pour l'entreprise, la sélection des baito. (comptes)

Yoshiko n'est donc pas seulement une informatrice centrale, mais le point à partir duquel l'enquête a changé de régime : d'une ethnographie du travail public à une ethnographie de la proximité quotidienne, révélant un monde féminin jusque-là difficilement accessible.

Point 4 — Vieillesse, retraite et succession : le genre à l'épreuve de la continuité

Le vieillissement constitue un moment particulièrement révélateur des rapports de genre au sein du monde tekiya. Chez les femmes, il est fréquemment formulé sur le mode de la plaisanterie, mais une plaisanterie lourde de sens. Mutsumi, avec qui je collabore régulièrement sur les festivals, m'a un jour confié qu'avec la ménopause elle « devenait un homme ». Nous en avons ri ensemble, ajoutant qu'elle pourrait enfin devenir une « vraie » tekiya.

Cette scène m'a frappée par sa légèreté apparente et par ce qu'elle révélait en creux. La formule ne m'a pas été donnée dans un contexte d'entretien formel, mais au détour d'une

conversation informelle, dans un moment de relâchement. C'est précisément ce type de situation — hors cadre, non sollicitée — qui m'a permis d'accéder à des représentations difficilement formulables frontalement. La plaisanterie agit ici comme un mode d'énonciation socialement acceptable d'une critique implicite : pour être pleinement reconnue, une femme devrait symboliquement sortir de sa condition féminine.

Cette remarque, récurrente dans les discours féminins, signale que la reconnaissance professionnelle est associée à une forme de masculinité. Vieillir, pour une femme tekiya, ce n'est pas seulement cesser progressivement certaines tâches physiques ; c'est parfois accéder à une autorité informelle jusque-là limitée. Le vieillissement opère ainsi comme un déplacement des frontières du genre plus que comme un simple processus biologique.

Cette autorité apparaît de manière particulièrement nette autour de la figure des neesan, des grandes soeurs, les chefs des chefs tekiya. Dans le groupe de la famille Kadowaki, plusieurs femmes expriment une inquiétude très concrète face à la mort à venir de Yoshiko, 83 ans, la neesan actuelle de la famille Kadowaki.

« Ca sera complètement différent, les dynamiques vont changer c'est sûr, surtout que c'est elle qui gère tout l'argent », m'ont-elle dit. Elle régule également les relations internes.

À l'instar des oyakata masculins, les neesan assurent une continuité, un ordre, un équilibre, bien qu'elles ne disposent d'aucune reconnaissance institutionnelle formelle. Cette dissymétrie entre responsabilité effective et reconnaissance officielle constitue un point central de mon analyse : le pouvoir féminin existe, mais il est enchâssé dans des cadres masculins qui en limitent la visibilité. Cette situation pose une question rarement formulée explicitement : que devient l'entreprise tekiya lorsque ces femmes vieillissent ou disparaissent ? (retraite, mort)

Les trajectoires masculines et féminines divergent fortement à l'âge de la retraite. Les hommes tekiya peuvent, après des années de service, demander à ouvrir un yatai indépendant. Les femmes, en revanche, ne peuvent exercer qu'aux côtés de leur mari. Leur avenir professionnel est donc étroitement lié au sien. Lorsque le mari décède, la situation devient particulièrement incertaine.

Takami, la fille de Yoshiko, constitue à cet égard un cas éclairant. Ancienne neesan, aujourd'hui officiellement retraitée depuis la mort de son époux, elle continue pourtant à travailler avec le groupe de son mari défunt. Celui-ci lui a laissé le groupe « en héritage », et elle bénéficie depuis d'un statut dérogatoire. Elle gère sept yatai, qu'elle choisit de monter ou non selon les festivals, conserve les bénéfices pour elle-même et n'a pas à reverser d'argent au Nakai-gumi, le groupe de son défunt mari. Les jeunes hommes qui travaillent pour elle sont rémunérés directement par le chef du groupe.

Cette position, bien qu'exceptionnelle, montre que les femmes peuvent exercer un pouvoir économique réel, à condition qu'il soit médiatisé par une figure masculine — même absente ou décédée. Le pouvoir féminin apparaît ainsi comme dérivé, jamais autonome.

L'historien Philippe Pons écrit que les mères et les épouses servent avant tout à magnifier les exploits des hommes. Mon terrain m'a conduite à complexifier cette lecture. Si les femmes ne peuvent exister qu'en étant rattachées à un homme dans la société tekiya, l'inverse est tout aussi

vrai. L'une des règles centrales pour devenir oyakata est d'être marié. Après plusieurs années d'expérience, le mariage constitue le second critère décisif.

Le mariage est présenté par les tekiya comme une garantie de stabilité, de maturité et de capacité à gérer les conflits. Être chef sans épouse est impensable, tant le travail de gestion, de médiation et d'organisation repose sur une coopération conjugale implicite.

Cette interdépendance est apparue avec une grande clarté lors de la cérémonie du sakazuki du Nakai-gumi à laquelle j'ai assisté en 2024. Le chef concerné étant décédé deux ans auparavant, c'est son épouse, Takami, qui le représentait symboliquement. La cérémonie réunissait presque exclusivement des hommes ; seules les épouses des chefs entrant et sortant étaient conviées. Elles n'assistaient toutefois pas au rituel lui-même et rejoignaient l'assemblée uniquement lors du banquet, où elles mangeaient à part, au fond de la salle.

Ma présence, en tant que femme étrangère, était elle-même tolérée mais clairement marginale, révélant la frontière persistante entre participation rituelle masculine et soutien féminin invisible.

Cette expérience a constitué un point de réflexion méthodologique important sur ma place, mes accès différenciés et les effets de ma présence sur les interactions observées.

En tant que chercheuse française et féministe, j'ai également été confrontée à mes propres attentes. J'ai parfois été tentée de lire l'absence de revendication explicite comme une acceptation passive. Or, lorsque j'ai demandé à Takami si elle aurait souhaité succéder à son mari, ma question lui a paru incongrue.

Elle n'avait jamais envisagé cette possibilité. Ou plutôt, elle ne peut pas envisager cette éventualité. Ce moment a agi comme un rappel méthodologique : mes catégories d'analyse — domination, contestation, émancipation — ne recouvrent pas nécessairement celles de mes interlocutrices.

De la même manière, lorsque j'interroge les femmes sur l'exclusivité masculine du pouvoir, elles invoquent un monde « violent », « bagarreur » (bagarres), nécessitant des hommes pour trancher les conflits. Ce discours, qui naturalise la division des rôles, coexiste pourtant avec des aspirations plus discrètes. Yuki, petite-fille d'oyakata, m'a confié souhaiter devenir cheffe un jour. Mutsumi, après trente ans de métier, résume cette tension en une phrase : « Si j'étais un homme, bien sûr que j'aimerais devenir chef. »

Ces énoncés ne constituent pas un programme de réforme ; ils expriment plutôt une conscience aiguë des limites structurelles. Méthodologiquement, ils m'ont conduite à déplacer mon regard : au lieu de chercher une contestation frontale, il s'agit d'analyser les formes d'ajustement, de continuité et de reproduction. Les femmes ne sont pas extérieures au système ; elles en assurent le fonctionnement quotidien, la stabilité financière et la transmission relationnelle. Pourtant, cette centralité demeure sans traduction institutionnelle.

La retraite et la succession révèlent ainsi un paradoxe central : plus les femmes avancent en âge et accumulent de l'expérience, plus leur rôle devient crucial — mais sans que cela ne débouche sur une reconnaissance formelle du pouvoir. C'est dans cet écart entre responsabilité effective et

légitimité officielle que se loge, me semble-t-il, une clé de compréhension des rapports de genre au sein du monde tekiya.

Conclusion

Pour conclure cette enquête — encore en cours je le souligne — montre que le genre ne structure pas seulement les positions au sein du monde tekiya, mais aussi les conditions mêmes de l'enquête. Les médiations masculines, la reconnaissance par le travail corporel et l'accès par la proximité domestique ne sont pas des étapes contingentes, mais des régimes d'enquête genrés, chacun produisant des formes spécifiques de données et d'angles morts.

Reste alors une question que je souhaite soumettre à la discussion : comment restituer ethnographiquement ces savoirs féminins, situés, fragmentaires, souvent non formulés comme tels, sans les faire entrer de force dans des cadres analytiques qui leur sont étrangers ?

Photos de terrain



Sur le terrain le soir du Nouvel An au Ikuta jinja à Kobe.



Grâce à la confiance nouée avec certaines familles, j'ai pu avoir accès au *Tora no maki*, le rouleau sur lequel sont éditées toutes les règles à respecter par les tekiya. Un document inédit.



Mon terrain s'est majoritairement déroulé auprès des femmes. Ici, la fabrication des kari kari cheese, des roulés au fromage destinés à la vente.



Sur cette photo, on n'aperçoit au loin un groupe de personnes. Il était 1 heure du matin quand tout le monde s'affairait à ranger et démonter les stands. Faire partie d'un groupe de tekiya, c'est aussi assister à ces moments que les clients ne voient pas.